

ENTRE ENGAGEMENT ET PRODUCTION DE SAVOIRS : UNE PISTE DE LECTURE DES TACHES DE L'« INTELLECTUEL »

Mariagrazia Crocco

Introduction

Le propos de cet article est de discuter, à partir d'une lecture partielle, certes, et inévitablement « partisane », des voies ouvertes par trois philosophes, Jean-Paul Sartre, Georges Canguilhem et Michel Foucault, sur la façon de « penser » et « vivre » l'engagement des intellectuels. Il s'agit de deux générations de philosophes et de trois personnalités très différentes, mais qui ont pratiqué l'engagement, tantôt dans l'action, tantôt dans la pensée. Plus exactement, ces trois auteurs ont fait éclater les barrières entre l'« action » d'une part, et l'« élaboration théorique » d'autre part. Leur engagement a été ancré dans le présent et à partir du présent. Comme d'autres philosophes appartenant à la tradition de la philosophie française contemporaine, Sartre, Canguilhem et Foucault, ont montré que, lorsqu'on s'interroge sur nos systèmes de savoirs, on ne peut ignorer les questions de l'actualité ; questions, qui peuvent, en première instance, paraître secondaires. Ils se sont trouvés face à des événements capitaux de l'histoire de nos sociétés qui les ont amenés à se mettre en jeu

personnellement, plus au moins directement, à « descendre dans la rue », à tisser des liens avec tous les acteurs de la société.

De la lutte dans la Résistance aux manifestations plus populaires des années soixante et soixante-dix, du travail théorico-politique sur le présent aux pétitions rédigées et signées au nom de la défense des droits de l'homme, ces trois philosophes se sont engagés tout au long de leur vie et ils ont ainsi contribué à la production de certains savoirs à partir du travail sur le présent. Néanmoins, il y a une différence certaine entre eux. Pour Sartre, l'engagement s'identifie avec le besoin pour le sujet de donner du sens au monde, pour Canguilhem, c'est une nécessité de la vie, pour Foucault, c'est le point de départ du diagnostic du présent.

Or, s'occuper du « travail », c'est s'occuper du « présent ». C'est pourquoi, pour aborder cette étroite relation entre engagement dans le présent et engagement dans le travail, il semble pertinent de porter son attention sur ces trois philosophes.

Dans cet article, il s'agira d'abord d'illustrer des éléments de la vie et, indirectement, de la pensée de ces philosophes. Ensuite, de repérer les points de continuité et de rupture entre la façon dont ils ont vécu et pensé l'engagement et la manière de concevoir l'engagement à l'origine du dispositif « Analyse pluridisciplinaire des situations de travail » (APST) puis de la démarche ergologique. Cela pour évaluer enfin dans quelle mesure, aujourd'hui, le modèle de l'intellectuel engagé dans son présent peut être encore une référence pour les jeunes chercheurs.

Jean-Paul Sartre

A propos de Sartre, il faut rappeler que toute son œuvre est marquée par l'existentialisme, mais d'une manière qui s'est modifiée au cours du temps.

La guerre et, en particulier, l'expérience de la privation de la liberté pendant son incarcération en Allemagne entre 1940 et 1941, engendrent pour Sartre un véritable changement dans sa vie comme dans sa philosophie. Pendant la guerre, ce changement passe non pas dans la lutte armée contre l'occupant, mais dans sa production théâtrale. En particulier, dans *Les Mouches*, il fait une apologie de la liberté, en critiquant ainsi, indirectement, le régime de Vichy.

Certes, son engagement à ce moment semble très « tiède » par rapport à celui d'autres philosophes comme Cavaillès ou Canguilhem. Ce dernier, en rendant hommage à Cavaillès, rappelle l'écart entre l'engagement de ce philosophe des mathématiques qui vit jusqu'à la mort l'expérience du combat de la Résistance, en ayant développé pourtant une philosophie abstraite du concept, et les philosophes « de l'existence et de la personne » [2, p. 678] qui n'ont pas combattu de manière personnelle, tout en ayant développé une réflexion politique sur le sujet. Bien qu'implicite, la référence entre autres à Sartre semble plutôt nette.

Toutefois, après la guerre, Sartre est fortement impliqué dans les défis auxquels l'actualité semble l'appeler. Et cela n'est pas qu'un besoin personnel : les intellectuels doivent s'engager dans la société.

Ce message devient le trait distinctif de la revue *Les Temps Modernes* que Sartre co-dirige avec d'autres intellectuels.

C'est à ce moment qu'il se rapproche du marxisme. Sartre considère le marxisme comme une « philosophie de premier mouvement » [9], il en reconnaît l'importance pour situer, par exemple, les événements sociaux ; cependant il pense que l'individu ne doit pas être considéré comme produit historique d'une société de classes, mais d'abord comme « projet ». C'est pour cela que l'existentialisme athée doit combler le vide que semble laisser l'anthropologie marxiste. Plus précisément, l'existentialisme athée se veut l'idéologie du sujet à l'intérieur du marxisme [10].

En pleine guerre froide, Sartre choisit le Parti communiste. Ce choix ne sera pas toujours facile à assumer et sera même impopulaire parmi les philosophes plus jeunes qui supportaient difficilement l'encadrement du parti. Toutefois, Sartre ne cessera pas d'être critique au regard du parti, jusqu'à s'en éloigner définitivement lors de l'entrée des Soviétiques en Tchécoslovaquie, en 1968.

Durant la même année, il prend position pour les étudiants contre la répression policière et il appelle les intellectuels et les travailleurs à soutenir les étudiants. A partir de ce moment, Sartre met sa notoriété au service de plusieurs causes. Par exemple, en 1970 il prend la direction de *La Cause du Peuple*, un journal maoïste, plusieurs fois censuré, pour essayer d'en sauver l'existence.

Sartre a intégré dans sa philosophie, l'existentialisme, une nouvelle composante : l'attention aux questions ouvertes dans le présent. L'existentialisme se pose comme « philosophie de l'engagement » [11] parce que l'homme est toujours en situation. Et c'est précisément en situation qu'il découvre sa propre liberté. L'homme est libre parce qu'il est engagé. L'engagement sartrien est l'exigence de donner du sens au monde et à nos relations avec autrui. L'engagement, avant d'être un devoir, est la manière dont l'homme se situe dans le monde.

Georges Canguilhem

De la même génération, Canguilhem a une posture tout à fait différente par rapport à l'engagement. Contrairement à Sartre, Canguilhem s'engage dans la lutte armée avec la Résistance. Cet engagement se présente d'une part, comme une véritable nécessité de défendre l'espace indispensable à la production des concepts, et d'autre part, comme l'occasion d'analyser l'actualité. C'est là qu'il faut voir la différence avec la conception sartrienne décrite ci-dessus. Pour Canguilhem l'engagement dans la lutte de la Résistance est à assumer jusqu'au bout comme la seule démarche possible, préliminaire à toute théorisation.

Dans l'introduction à l'essai *Georges Canguilhem. Le fascisme et les paysans* [1, pp. 9-76], Michele Cammelli note que Canguilhem, en tant que philosophe engagé, a assumé « *la possibilité de la Résistance comme un à priori de la logique* » [1, p. 30]. C'est en ce sens que Cammelli définit Canguilhem « *logique par résistance* » [1, p. 30]. Après la guerre, le parcours de Canguilhem sera de

plus en plus orienté vers l'épistémologie et l'histoire des sciences de la vie. Son centre d'intérêt étant alors l'exploration des transformations du « concept » dans la « vie ».

D'abord, le rôle du philosophe est celui de se mesurer sans cesse aux « matières étrangères », c'est en cela qu'il prouve son engagement : partir du présent peut conduire à des recherches historiques sur des périodes plus ou moins éloignées dans le temps. Son rôle est d'explorer, dans le passé, non seulement les théories auxquelles on a reconnu un statut de vérité, mais également d'analyser les « zones grises » entre science et non-science occupées par les idéologies scientifiques. La démarche du chercheur exige sans cesse des allers et retours entre son objet d'étude et l'espace social dans lequel sa recherche se situe [3] [4].

Ensuite, et par conséquent, l'engagement de Canguilhem est à chercher, dans sa pratique d'enseignant. Ses élèves ont témoigné du poids de cet engagement dans l'enseignement. Foucault rappelle : « *Cet homme, dont l'œuvre est austère, volontairement bien délimitée, et soigneusement vouée à un domaine particulier dans une histoire des sciences qui, de toute façon ne passe pas par une discipline à grand spectacle, s'est trouvé d'une certaine manière présent dans les débats où lui-même a bien pris garde de jamais figurer. (...) Plus : dans tout le débat d'idées qui a précédé ou suivi le mouvement de 1968, il est facile de retrouver la place de ceux qui, de près ou de loin, avaient été formés par Canguilhem.* » [7, pp. 1582 – 1583]. Dans le même sens, pour Schwartz : « *Georges Canguilhem était un personnage à part : ni dehors comme en témoignait sa bienveillance à l'égard des jeunes « ébouillantés », son souci de leur montrer et de les préparer à « la voie qui leur sera propre », ni dedans dans la mesure*

où ces constructions intellectuelles en certitude de répondre à tout, même généreuses, lui paraissaient sans doute manquer d'humilité » [12, p. 17].

Enfin, son usage de l'écriture est emblématique de son engagement théorico-politique. Il n'écrit pas de longs ouvrages mais toujours des textes précis, dans un style qui reflète la constitution d'un savoir qui se crée à petits pas. Sa conception de l'écriture en tant qu'« instrument » d'un métier, l'oppose à la démarche du modèle sartrien du philosophe-écrivain et le rapproche plutôt du modèle foucauldien, où l'écriture a la valeur d'une « cartographie ».

Michel Foucault

Une génération plus tard, Foucault ne fait pas de l'engagement un objet d'étude. Toutefois, ses recherches historiques et l'actualité de son présent l'amènent à s'engager dans des luttes spécifiques et circonscrites. A la suite des changements entraînés par les mouvements sociaux de soixante-huit, il y avait dans la société une volonté diffuse de concevoir de nouvelles façons de conduire des luttes qui paraissaient de plus en plus urgentes. A cette époque la question des prisons explose en France et un peu partout dans le monde. Face aux nombreuses révoltes des prisonniers, Foucault, avec d'autres intellectuels, fonde et anime le Groupe d'Information sur les Prisons (GIP).

Le GIP se présente comme un véritable « laboratoire ». Il a pour but d'assurer aux prisonniers la possibilité de s'exprimer sur leur situation, entre eux et à l'extérieur de la prison. Pour la première fois, la prison devient le lieu des luttes et les prisonniers les acteurs principaux de ces luttes.

Selon Foucault, les gens connaissent parfaitement leurs exigences et savent les exprimer. Le rôle des intellectuels est de favoriser la prise de parole des protagonistes des luttes, en leur permettant de faire entendre leurs voix auprès de la société et des institutions. Ainsi, il ne s'agit pas de parler au nom de quelqu'un, mais d'assurer la possibilité même du discours. Foucault ne conçoit pas le rôle de l'intellectuel comme celui qui doit prendre entièrement position pour une classe sociale et qui doit parler pour elle, en donnant, par le biais d'une théorie, les raisons des protestations contre un certain pouvoir. Le rôle de l'intellectuel est plutôt de prendre au sérieux et comme point de départ, les exigences des luttes locales sans vouloir les inscrire dans un discours universel, ceci contrairement à Sartre, qui pourtant appuie également le GIP. D'où la nécessité de penser une théorie non pas comme quelque chose qui aboutirait à une pratique, mais comme une pratique elle-même [8].

L'engagement de l'intellectuel dans les combats quotidiens doit être d'ouvrir et d'« agiter » les problèmes ; mais au nom du respect pour les personnes qui participent à ces luttes, l'intellectuel doit savoir s'écarter, passer à autre chose, une fois créés les espaces d'expression. Par exemple, le GIP cesse d'exister à partir du moment où les détenus peuvent librement parler de leur situation et s'organiser. Foucault s'en tient à ce principe : parler pour les autres est « indigne ».

Toujours dans l'esprit de « travailler avec » des gens, sur des questions très précises, Foucault s'engage, des années après, aux côtés de la CFDT. Il ne s'est jamais identifié à ce syndicat, ni d'ailleurs avec aucun syndicat, mais il se rapproche de la CFDT pour soutenir le mouvement autour de Solidarnosc, lors du coup d'Etat en Pologne en 1981. Aux yeux de Foucault, la CFDT, à ce moment là, représente un vrai lieu d'échange et d'analyse des problématiques politiques, sociales et économiques de la société [5] [13].

L'intellectuel « spécifique » n'agit pas pour changer les consciences des individus, son rôle est d'analyser son présent, d'en faire un diagnostic. Cette fonction de diagnostic sur ce qu'est l'aujourd'hui, éclaire ce que nous sommes, tout en laissant voir de nouvelles possibilités de transformations sociales.

Ruptures et continuités

Bien qu'ils ne s'intéressent pas aux problématiques du travail « stricto sensu », la façon de penser et vivre l'engagement de ces trois philosophes semble dessiner le rôle de l'intellectuel comme étant toujours plus proche de son présent et des problématiques ouvertes par des luttes concrètes, menées dans la société. Trois perspectives très différentes de concevoir l'engagement ont été examinées : une plus globale et existentielle (à la manière de Sartre), l'autre ancrée dans l'enseignement dans le souci de préserver la vie, (à la manière de Canguilhem), et enfin une perspective ponctuelle et « spécifique » (à la manière de Foucault). Toutefois, les perspectives et les parcours de ces philosophes montrent

l'étroite relation entre engagement et production de savoirs. Dans quelle mesure la démarche ergologique rompt-elle ou prolonge-t-elle ces exemples de philosophes engagés ? Jusqu'à quel point ces exemples ont contribué à la naissance de l'APST ? Aujourd'hui, que retenons-nous de ces exemples dans nos engagements ?

Le dispositif mis en place par l'APST a constitué une certaine rupture, notamment à l'intérieur du monde universitaire et du travail. « Rupture » dans la conception des rapports entre savoirs académiques et savoirs « investis », et « rupture » dans la pratique de la formation, notamment, la formation continue. Le dispositif de l'APST est né de l'hypothèse que pour répondre aux nouvelles questions que posait le monde du travail, il fallait que des chercheurs et des travailleurs se retrouvent ensemble dans une démarche innovante et sincèrement paritaire. La commensurabilité des savoirs a été le point de départ de l'APST [6].

Cette rupture, si féconde et durable, a également remis en cause le rôle de l'intellectuel, en particulier dans ses relations avec le monde du travail, et plus précisément face aux travailleurs. L'engagement tel qu'il a été pratiqué dans l'APST s'est exprimé par la proximité quotidienne avec les travailleurs et par l'élargissement de la place des savoirs investis dans la production des savoirs.

L'APST se pose en rupture avec le rôle de l'intellectuel, tel que Sartre ou Foucault l'ont incarné ; toutefois, il semble pertinent de relever que ce sont précisément les « ruptures » entreprises par des philosophes comme Sartre ou Foucault qui ont favorisé la possibilité de vivre et de penser l'engagement autrement. Cependant, à l'intérieur de l'APST aucune filiation avec ces philosophes

n'est revendiquée ; seul l'héritage canguilhemien est explicitement assumé. Mais ne trouve-t-on pas dans la démarche ergologique l'exigence de donner du sens au monde et aux relations avec autrui – comme chez Sartre, ainsi que d'intervenir dans des luttes spécifiques, dans des contextes particuliers – comme l'a fait Foucault ? Peut-on, donc, relever une continuité (au moins partielle) dans la rupture ?

Références bibliographiques

- [1] CAMELLI, M. (sous la direction de), 2006, *Georges Canguilhem. Il fascismo e i contadini*, Bologna Il Mulino
- [2] CANGUILHEM G., 1969, « Commémoration à l'ORTF, France-Culture, 28 Octobre 1969 », dans CAVAILLES J., 1994, *Œuvres complètes de philosophie des sciences* suivi de *In memoriam*, Hermann, Paris
- [3] CANGUILHEM G., 1981, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin
- [4] CANGUILHEM G., 1983, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin
- [5] ERIBON D., 2000, *L'infréquentable Michel Foucault. Renouveaux de la pensée critique*, Actes du colloque, Centre Georges-Pompidou, 21-22 juin
- [6] FAITA D., SCHWARTZ Y., 1985, (sous la direction de), *L'homme producteur : autour des mutations, du travail et des savoirs*, Paris, Éditions Sociales
- [7] FOUCAULT M., 1984, « La vie, l'expérience et la science », dans DEFERT D., EWALD F. (sous la direction de), 2001, *Dits et Ecrits II*, Paris, Gallimard, pp.1582-1583
- [8] FOUCAULT M., 1972, « Les intellectuels et le pouvoir. Conversation avec Gilles Deleuze », dans DEFERT D., EWALD F. (sous la direction de), 2001, *Dits et Ecrits I*, Paris, Gallimard, pp. 1174-1183
- [9]. SARTRE J.-P., 1957, *Question de méthode*, Paris, Gallimard
- [10]. SARTRE J.-P., 1960, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard
- [11]. SARTRE J.-P., 1972, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Gallimard

- [12] SCHWARTZ Y., 2004, « La radicalité de Georges Canguilhem », dans *Quinzaine Littéraire*, 891, p. 17
- [13] *Vacarme*, 2004, automne, n° 29